



**HAL**  
open science

## Le cognème "M", marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Le cognème "M", marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais. Journées de l'ERLA, n° 2: Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur, Nov 2001, Brest, France. pp.143-164. halshs-00259044

**HAL Id: halshs-00259044**

**<https://shs.hal.science/halshs-00259044>**

Submitted on 26 Feb 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Didier BOTTINEAU**

(CNRS, FRE 2805, *CRISCO*, Université de Caen)  
didier.bottineau@crisco.unicaen.fr

## **Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais**

Dans les mots grammaticaux de la langue anglaise, le phonème /m/, systématiquement marqué par le graphème correspondant <m>, n'est pas sémantiquement neutre : il renvoie à un opérateur cognitif fondamental, le *cognème*, un invariant sémantique qui ne relève pas de la dénotation référentielle ni de la connotation impressive ou phonosymbolique, mais d'une opération mentale. Cette étude s'inscrit dans le cadre théorique de la *cognématique*, que j'ai pu présenter en diverses occasions (voir bibliographie). J'en rappelle les principes de manière succincte.

### **1. Le système I/A : approche heuristique des cognèmes**

Il est connu et établi que les unités minimales de la phonation et de l'écriture, les phonèmes et les graphèmes, pris individuellement et isolément, ne peuvent renvoyer à un invariant sémantique pertinent et généralisable. Il en résulte que la forme du mot est globalement arbitraire et ne se laisse pas diviser en submorphèmes dont la reconnaissance reviendrait à atomiser la structure du mot en sous-parties, chacune d'elle renvoyant à un sème. Or, si cette réponse négative est valable pour une bonne partie du lexique, sans doute la plus importante, on peut constater qu'il n'en va pas de même dans le domaine grammatical : les opérateurs grammaticaux de l'anglais semblent bel et bien constitués d'une grappe de subopérateurs individualisables, les cognèmes, dont le support sémiologique est relativement stable, des cognèmes et des graphèmes.

Par exemple, l'opposition I/A constitue un système récurrent dont certains couples bien connus présentent desinstanciations particulières : les systèmes *which / what, this / that, in / at, be / have, will / shall* involuent le même contraste I/A avec la même valeur sémantique. I est un opérateur de fusion cognitive : s'il intervient seul et sans être modifié par l'intervention collatérale d'un opérateur d'un autre cognème, il permet à l'émetteur du message, le sujet parlant, d'instruire le récepteur du message, le sujet écoutant, de réaliser une mise en contact fusionnelle entre les entités entre lesquelles intervient I de fusion.

Soit par exemple l'énoncé, *a camel is a mammal*. Lorsque l'émetteur émet un tel énoncé, il instruit le récepteur de transiter d'un état cognitif de départ à un état cognitif d'arrivée. Au départ, pour le récepteur visé par le message, par exemple un écolier, la relation d'hyponyme à hyperonyme ne préexiste pas, raison pour laquelle l'émetteur, en l'occurrence un instituteur en exercice, cherche à l'installer, exactement comme on installe un logiciel sur un disque dur. Ce dont l'émetteur provoque l'installation chez le récepteur, c'est une connexion entre des entités qui préexistent hors de cette relation. Avant d'entendre ce message, l'élève ne dispose pas de cette connexion, et le corollaire sémantique est qu'au niveau du conscient il n'a pas connaissance de ce rapport. Après réception, la connexion est installée et elle est censée perdurer : dans *is*, I, opérateur de

mise en proximité, déclenche le collage sémantique de la catégorie *camel*, prise pour source ou thème en cohésion discursive, à la catégorie *mammal*, prise comme cible et repère ou référentiel. Autrement dit *is* n'est pas tant un verbe d'état référentiel qu'un verbe d'opération mentale : il incorpore un logiciel de collage cognitif entre entités préalablement séparées et déclenche le processus en question entre les entités mises en rapport par la syntaxe qui l'environne chez quiconque entend le cognème et discerne les catégories convoquées qu'il est censé apparier.

On retrouve ce même cognème de collage dans le suffixe d'adjectif *-y* : dans *a icy moon*, on a une structure sous-jacente du type *moon-I-ice*, glosable par *moon-is-ice*, à savoir, « une lune qui est faite de glace », ou du moins, que la perception immédiate nous présente comme telle. Mais comme il s'agit d'un groupe nominal préconstruit et non d'une mise en relation prédicative improvisée à l'instant de parole, on a deux thématisations en cascade qui renversent l'ordination syntaxique des constituants de la relation de collage : la cible *ice* monte à gauche du relateur I, qui devient suffixe *-y* de *icy* (*ice* + I) ; puis cet ensemble synthétique du relateur et de la cible, *icy*, monte à son tour à gauche de la source thématique de la relation, *moon*, livrant le syntagme *icy moon*, dans lequel le référentiel s'est surthématisé par rapport au thème initial. Autrement dit, en dépit de l'énorme écart qui différencie les structures syntaxiques *an icy moon* et *a camel is a mammal*, c'est le même opérateur I qui intervient avec le même logiciel cognitif à la clé, une opération de fusion, mais qui intervient entre des entités d'échelles différentes – des notions de langue dans *icy moon*, des notions référencées par détermination nominale pour *camel* et *mammal* ; dans le premier cas, la fusion entre notion est préconstruite, dans le second elle est improvisée entre les référents par le biais de la prédication, et celle-ci consiste, pour l'essentiel, à indexer la validation du collage I sur l'instant de transmission allocutive, ce dont se charge précisément la seconde composante de l'opérateur *is*, le cognème S de repérage présent, que l'on ne peut étudier ici. En outre, le même opérateur de jonction I se retrouve dans *this*, dans lequel il interagit avec d'autres cognèmes tels que l'actualiseur présent S et l'anaphoriseur TH, raison pour laquelle le démonstratif implique un ensemble d'instructions cognitives bien plus complexe à décrire que la simple fusion stabilisée en *-y* ou la fusion improvisée par I de *is*.

Par ailleurs, le fusionneur I contraste avec l'opérateur inverse, A de segmentation ou de disjonction. A est utilisé pour discriminer ou disjoindre cognitivement des parties au sein d'un tout dont l'unité est présupposée. *I have a nose, a car and a dream*. *Nose*, *car* et *dream* sont des parties extraites du tout préalable que constitue la représentation de l'individu auquel réfère le pronom, et par représentation je veux dire l'ensemble des caractéristiques, propriétés ou attributs constitutifs de cet individu selon l'énonciateur, indépendamment du fait que certains d'entre eux soient concrets ou abstraits, naturels ou culturels, innés ou acquis. *Have* fonctionne ici comme extracteur des parties du tout dont l'unité est présupposée, avec tous ses attributs ; plus exactement, l'émetteur du message interpose ce cognème disjoncteur A entre le tout I et les parties énumérées de manière à instruire le récepteur de procéder à l'extraction cognitive des parties indiquées du tout évoqué. Ici encore, si *have* passe pour un verbe d'état référentiel, il fonctionne avant tout comme verbe d'action mentale dont l'opération principale coïncide avec l'invariant de A dans les grammèmes.

Cette valeur disjonctive et extractive se retrouve à l'état pur dans l'article indéfini *a*, qui prélève une occurrence au sein d'une classe, et à ce titre je dois dire que les

modélisations culioliennes et guillaumiennes sont très complémentaires pour illustrer le phénomène. On a montré (Bottineau 2001) que la finale N de l'article *an* dans sa forme complète renvoyait à une opération d'ordre négatif, qui consiste à neutraliser l'extraction amorcée par A de manière à en bloquer l'effet différenciateur qu'induirait un prélèvement trop segmenté. Cette même valeur se retrouve dans le préfixe *a-*privatif, dans la conjonction *as* qui renvoie à un présupposé acquis, dans *what* et *that*, qui disjoignent les référents respectivement cataphorisés et anaphorisés de la situation d'énonciation, et par opposition au I de *which* et *this*, qui réalisent une mise en conjonction.

Voici donc illustrée brièvement la notion de cognème au travers de l'alternance de I et A dans les systèmes grammaticaux. Il en existe bien d'autres, comme U de visée, R de dépassement, S d'actualisation, T de préconstruction, WH de cataphorisation, TH d'anaphorisation, L de futurisation, N de négation. Parmi eux, il existe M, objet de l'étude d'aujourd'hui. Avant d'en détailler les occurrences, je rappelle certains principes indispensables pour que cette approche se distingue clairement du phonosymbolisme par sa dimension cognitive.

## 2. Principes généraux

### 2.1. Conditions de validation des cognèmes

La valeur cognématique des submorphèmes reconnus au sein des grammèmes ne concerne pas l'ensemble des mots du lexique : en aucun cas il ne s'agit de poser un invariant systématique à toutes les unités significantes. Le grammème <i> est susceptible de se rapporter au cognème correspondant si et seulement si certaines conditions sont satisfaites : il doit exister un réseau d'alternances claires comme U-I-A (*do, be, have ; to, in, at ; look, see, watch*), R-S-T, T-N, K-M (*look vs loom, seek vs seem*), et ces variables vocaliques ou consonantiques doivent s'articuler dans un système dont l'unité fonctionnelle ou sémantique est établie, comme le système des auxiliaires grammaticaux ou celui des verbes de perception. Le plus souvent, une alternance vocalique exprime une variable repérable par rapport à un noyau consonantique qui exprime lui-même le sème fédérateur constituant le pivot du système : *meet-match-mate*, avec l'idéopone *m-t* des appariements, *spin-span*, avec l'idéophone *sp-* de projection que l'on retrouve dans des dizaines de lexèmes en anglais. Une variation vocalique fortuite comme *pin-pan-pun* n'est pas pertinente parce qu'elle n'est pas repérée par rapport à un sème fédérateur : la séquence consonantique *p-n* n'étant pas un idéophone lexical, l'alternance vocalique n'est pas non plus cognématique. Etant donné que la validation de la connexion submorphème – cognème est relative à ce type de conditions, la valeur cognitive en question ne peut être imputée aux propriétés acoustiques ou articulatoires des phonèmes qui en sont l'afficheur privilégié : le cognème n'est pas iconiquement déterminé par la forme sonore, aussi ce modèle n'est-il ni phonosymbolique, ni cratylysant.

### 2.2. Syntaxe des cognèmes au sein de l'opérateur

La syntaxe interne du grammème signale le rôle du cognème au sein de l'opérateur en fonction de la position du submorphème qui l'affiche. Le même I de

fusion peut intervenir entre deux notions (*icy moon*), ou, au niveau supérieur, entre deux syntagmes (*is*), ou encore, au niveau inférieur, entre deux autres submorphèmes cognémiques (dans le démonstratif *this*, le fusionneur I s'interpole entre l'anaphoriseur TH et l'actualiseur S). De plus, un cognème, tout comme un idéophone, se thématise en s'installant au début de la syntaxe linéaire interne de l'opérateur : dans le verbe *rest*, l'idéophone *-st*, en position finale, fait du sème de l'immobilité une composante du lexème, une mineure cognitive sans plus, la majeure étant instanciée par R- ; inversement, dans *stay*, le même idéophone *st-*, en position initiale, instancie la majeure cognitive et « donne le ton » du mot entier en jouant le rôle de classificateur sémique : *stay* appartient au champ ST au même titre que *stand, stoop, step, stick, stack*, etc.

De la même manière, le cognème N apparaît en position finale de la préposition *in* : il oppose une négation qui relativise la portée de la fusion en I, faisant en sorte que l'opération se limite à une intégration sans aller jusqu'à l'assimilation conceptuelle (the man in the street). Le même formant N de la négation, une fois en position initiale, fournit la majeure cognitive de l'opérateur dans son ensemble et le classe fonctionnellement dans la catégorie de la négation : *no, not, nor, nill, null, naught, never, neither*, etc. La même procédure d'analyse concernera le cognème M en position finale, type *am, loom* et *seem*, ou initiale, type *may, might, must, more, most* dans le grammatical, et *move, meet, mate, match, mean* dans le lexical.

### 3. Invariant du cognème M

Partout où il apparaît, le cognème renvoie à une représentation de l'énonciateur vu en tant que moi percevant et (ré-)agissant à une situation. Ce submorphème est au centre du paradigme des pronoms de première personne dans de nombreuses langues indo-européennes (*me, my*), mais il apparaît en position finale de *am*, de première personne. Il joue un rôle central dans le système des modaux qui responsabilisent le plus l'énonciateur face à la validation de la relation prédicative : *may / might* et *must* ; il intervient dans le repérage des activités mentales (*mood, mean, mind*) et de procès qui ne peuvent être repérés que comme des construits mentaux : la rencontre, sa mise en œuvre et son évaluation (*meet, mate, match*) ; dans le sillage de la rencontre, l'accumulation (*more*) et son paroxysme (*most*). Etudions les fonctions de -M selon sa position syntaxique.

## 4. Le cognème M en position finale

### 4.1. la conjugaison de *be* : *am, is*

On a défini *is* comme un opérateur de fusion conceptuelle. Ceci concerne également l'infinitif *be*, qui saisit à l'état de puissance l'appariement que *is* actualise à l'instant de parole. Il est remarquable de constater que lorsque l'on décide de renvoyer au passé l'instant de validation d'un couplage sans l'invalider, on obtient la conjonction *as*, avec I de fusion devenu A de fission en raison même de la prise de recul impliqué par la distanciation temporelle : *he is a lawyer* peut être repris sous la forme non périmée *as a lawyer*, ce qui laisse entendre l'existence d'un sujet implicite mémoriel et la redéfinition de *as* conjonctif comme une sorte de verbe virtualisé, opérateur de réidentification ou de reconnaissance. Par contre, lorsque l'identification est

effectivement déclacée périmée, la bilabiale B refait son apparition sous la forme affaiblie W- : *he was a lawyer (he is no longer one)*. De ce point de vue, *as* est cognitivement intermédiaire entre *is* et *was* : *is* active l'identification, *as* la reprend comme un acquis et *was* la désactive.

Dès lors, pourquoi, dans la première personne de présent *am*, a-t-on à la fois le morphème M de l'énonciateur, ce qui paraît logique, et le morphème A de distanciation, ce qui l'est moins ? Parce que *am* vise à lier une représentation du sujet parlant à une propriété ou un être repéré dans l'univers et distinct de lui, autrement dit, deux entités qui appartiennent à des espaces mentaux séparés par une frontière intangible, celle qui distingue et même discrimine le moi du hors-moi. Dire *a camel is a mammal* ne pose pas ce problème cognitif dans la mesure où les entités mises en contact par I relèvent du même espace mental dès le départ, à savoir, le hors-moi, la sphère au centre de laquelle l'énonciateur se pose comme repère mais avec laquelle il ne se confond pas, séparé qu'il en est par une frontière. *Camel* et *mammal* relèvent du même espace mental, leur collage direct par I à l'instant de parole S s'effectue sans difficulté. Il en va autrement quand il s'agit de rapporter l'énonciateur lui-même pris pour thème à un référenciel prélevé dans le hors-moi : ce couplage ne doit pas se faire au prix de l'effacement de la frontière moi / hors-moi. Dans *I am French*, les pôles à fusionner *am* et *French* relèvent d'espaces mentaux différents, de domaines de définition cognitifs irréconciliables. Il en résulte que l'anglais rejette I comme fusionneur direct entre des unités prélevées dans le moi et le hors-moi et on ne trouve pas de construction du type *\*I is a teacher* ni *\*I im a teacher*, formes cognitivement problématiques, ou plus exactement, discongruentes par rapport à la réalité du parcours à effectuer.

Il est à remarquer que l'allemand, de son côté, résout le problème autrement, en maintenant le cognème radical B- et en lui adjoignant le négateur -N dans la forme *bin* : la validation de la fusion dans I est ainsi suspendue et bloquée, alors que dans *bist* elle demeure suspendue, mais sans blocage, et enfin dans *ist*, le B- de suspension lui-même à disparu ; et dans la transition *sind-seid* pour les personnes *wir* et *ihr*, le N disparaît dans les mêmes conditions que dans la transition *bin-bist* (alors que *ihr* est un *wir* dont le cognème de visée a été éliminé).

L'anglais a résolu le problème de la frontière moi – hors moi par une voie différente. Puisque la frontière cognitive en question doit être préservée, l'anglais en prend acte, ce qui se solde par l'interpolation du A de segmentation entre le sujet I et la propriété visée. On obtient la relation I A- (attribut), qui entérine la segmentation du moi et du hors-moi, mais qui ne résout pas la question de l'identification. Reste alors à modifier l'attribut de manière à ce qu'il soit tout de même rapporté à l'énonciateur. Là intervient le formant M à droite du A de *am* : il implique la projection, dans l'espace mental du hors-moi segmenté par A, d'une image secondaire de l'énonciateur, laquelle, par relation de contiguïté syntaxique, appartient de ce fait à l'espace syntaxique de l'attribut. Le référenciel « a doctor » se trouve ainsi subsumé sous un espace mental dominé par le cognème M par lequel l'énonciateur réalise une préemption sur la propriété. Plutôt que de neutraliser la frontière moi-hors moi en utilisant I, ou de suspendre cette fusion au moyen de B comme le fait l'allemand, l'anglais a choisi de déléguer dans l'espace mental adverse discriminé par A une figuration de l'énonciateur lui-même en position de classificateur sémique par rapport à la propriété, ce qui revient au même.

En résumé, en raison de la configuration topologique des espaces mentaux où sont prélevées les entités à identifier, *is* et *am* procèdent de manières contrastées pour parvenir au même résultat : *is* réalise une soudure entre des entités prélevées au sein du même espace, le hors-moi, alors que *am*, dans le respect de l'altérité du moi et du hors-moi où elles sont prélevées, extrait du premier espace et projette dans le second une image-miroir M du moi I, cette image réfléchie venant adhérer à la propriété par intégration à son espace, et la syntaxe linéaire étant iconique de cette projection : M transfère I sur la droite du relateur, autrement dit, dans le camp du prédicat. Puisqu'il n'est pas possible de coller directement le sujet *I* à la propriété, c'est un délégué M qui le remplace dans cette fonction.

#### 4.2. Le cas régime : whom, him et them

Le système de l'anglais contemporain est très rudimentaire mais sa cohérence apparaît plus nettement si on la compare au système du latin et surtout à celui de l'allemand. -M est ici un résidu de flexion casuelle. Selon les langues, M instancie l'accusatif (latin *amicum*) ou le datif (allemand *mit dem Hund*), avec en ce cas -N comme marque typique de l'accusatif (*den Hund*) lorsqu'il possède une marque distinctive (cas du masculin). On sait que le nominatif est une forme non régie : syntaxiquement indépendante par rapport au verbe, cette fonction s'abstrayant très probablement du rôle sémantique de l'agent référentiel, perçu comme acteur autonome du procès considéré. De ce fait, d'un point de vue cognitif, le passage à l'accusatif consiste à retirer au nominatif son autonomie actancielle.

Pour ce faire, deux solutions se présentent, les opérateurs M et N.

La première consiste à faire passer la notion lexicale sous la houlette de l'énonciateur en lui adjoignant le morphème -m (*he* > *him*, *they* > *them*), ce qui a pour effet de priver son référent de son indépendance. On observe le même effet en latin dès le stade de la notion avec *amicus*, *amicum*, alors que dans les langues qui perdent en tout ou en partie les flexions casuelles sur les substantifs tout en les préservant sur les pronoms c'est au niveau de la reprise anaphorique, donc de la préconstruction, que la morphologie prend acte de la mise en rapport syntaxique.

L'allemand, par contraste, utilise comme solution « alternative » le morphème négatif N, mais uniquement au masculin (*den Löffel*, *die Gabel*, *das Messer*). Or le nominatif se construit précisément sur une marque positive d'agentivité, R, que l'on retrouve dans le suffixe germanique *-er*, le suffixe latin *-or*, l'infinitif des langues romanes et aussi le comparatif (qui figure un parcours mental dynamique de quantification d'une propriété assimilé à un déplacement, un mouvement de l'esprit). En transitant de *der* à *den*, on neutralise l'agent R au moyen du submorphème négatif N (Bottineau 2001), et si le même N n'apparaît pas dans les accusatifs féminin (*die*) et neutre (*das*), c'est que ceux-ci n'avaient pas été expressément positivés comme agents par le marqueur R, aussi n'y avait-il rien en eux au nominatif qui justifiât que l'on mobilisât la négation pour catalyser le passage au cas régime.

Le recours à N pour la transition *der* - *den* libère le M pour la réaction suivante, secondaire et plus distante, celle du datif : *dem*, *ihm*. Au masculin, on a donc : R d'agentivité (*der*), N de neutralisation (*den*), puis M de contrôle (*dem*). Si l'on projette ce parcours sur le carré sémiotique de Greimas, on est passé d'une propriété A à sa neutralisation non A puis son inversion anti-A, ce qui correspond à la première moitié

du cycle mental. Au féminin, l'absence d'agentivité initiale (*die*) se solde par l'absence de neutralisation (*die*, pas de N : \**di(e)n*), de même qu'au neutre (*das*, *das* ; \**dan*).

Par contre, au datif, les parcours divergent. *Die*, sans consonne finale, est privé de toute marque d'agentivité. Celle-ci ne pouvant plus se réduire davantage, elle amorce une reconstruction dans le passage au datif, d'où la résurgence de R, qui provoque une curieuse synapse entre le datif féminin et le nominatif masculin. Or c'est là le fondement du mécanisme de l'attribution d'agentivité : le datif est une marque d'agentivité qui se construit par attribution (cf le *mihi est liber : habeo librum* de Benveniste). Le paradoxe est qu'en allemand le féminin n'incorpore une marque d'agentivité autonome R que dans les positions de dépendance syntaxique maximale que sont le datif et le génitif, tous deux liés à l'appartenance : libre, oui, seulement si X le veut et attribue la montée en puissance nécessaire à cet effet. Littéralement, le féminin est assujéti en devenant *der* : il acquiert ce formant par mise sous rection maximale. Le masculin, au contraire, possède la puissance R d'entrée de jeu, et, dans la transition accusatif – datif, il la perd (N) pour être asservi (M). On voit que le parcours du féminin dans le carré sémiotique complète partiellement celui du masculin, puisque le féminin part d'une absence d'agentivité pour la reconstruire sous rection, mais les parcours ne sont pas totalement symétriques, puisque justement l'absence de R comme donnée de départ rend superflue la transition par son neutraliseur N.

Le neutre, enfin, se situe dans une configuration intermédiaire. N'étant pas doté du R d'agentivité de départ (*das*), il ne la perd pas à l'accusatif (*das*), mais passe tout de même sous la houlette de l'énonciateur au datif (*dem*). On pourrait simplement voir dans ce parcours hybride une version neutralisée de la dichotomie masculin / féminin, qui instancie les orientations extrêmes et inverses du parcours actanciel à travers la déclinaison ; mais il faut également tenir compte du fait que *das* involue S d'actualisation présente, forme actualisée du R de futurisation, ce qui fait de *das* une forme moins dépourvue d'agentivité que le féminin *die*, d'où la possibilité d'en perdre encore lors du passage au datif par prise en charge par l'énonciateur (*dem*) même si cela ne passe pas au départ par la neutralisation R>N.

Le pluriel, qui se construit synaptiquement sur la forme du féminin *die*, neutralise la discussion des statuts agentifs et inhibe l'ergativité, sauf au datif pluriel, où la négation de l'autonomie initiale se parchève par une double négation en *den* + N nominal, que l'on retrouve synthétiquement dans le pronom relatif *denen*. La seconde négation annule la première, et *den* + N reconstruit l'agentivité neutralisée dans *dem* par la transtion en *den* : la valeur résultante est comparable à celle du *der* du datif féminin, qui procède à la même reconstruction par une autre voie.

Le cas de M anglais, en raison de la perte historique du système de la déclinaison, est bien plus simple : M implique la forme régime du pronom personnel dont le référent est contrôlé en passant cognitivement sous la houlette de l'énonciateur, M ; inversement, pour le féminin *her*, l'agentivité R se restaure en position régie, comme pour le datif féminin singulier allemand. On a ainsi *whom* et *him*, reprises de *who* et *he* sous la rection de l'énonciateur M, et *her*, forme régie à agentivité R reconstruite, sachant que la désagentification était initialement intégrée à *she* : les mouvements inverses de perte ou gain d'agentivité sont globalement les mêmes qu'en allemand. Notons que l'alternance U/I dans *who* et *he* instancie une occurrence du schème vocalique U/I, avec U de visée dans *who* et I de contact identificatoire dans *he* et *she*, avec le même cognème I que dans *be* et *is*, et la même séquence U/I que dans *do-be* et



*look-see*. De fait, *who* renvoie à une personne non vue, et *he* ou *she* à des personnes vues ; *do* vise un procès inactualisé, ou dont l'actualisation pose problème, et *be* introduit un procès actualisé. D'un point de vue méthodologique ceci est essentiel : on ne peut valider le M de *whom* et *him* comme cognème que si le reste de l'opérateur fait montre d'autres submorphèmes du même type, d'où l'importance de cette alternance vocalique. Rappelons que les supports phoniques des cognèmes ne sont pas intrinsèquement signifiants mais ne le deviennent qu'en fonction des réseaux dans lesquels ils sont insérés.

## 5. M en position initiale

M en position finale instancie la mineure cognitive de l'opérateur : la figure de l'énonciateur intervient comme outil de rection, mais il ne s'agit pas de parler de l'énonciateur référenciel lui-même. Le -M de *him* et *them* ne nous dit pas que dans l'extralinguistique *he* et *they* sont dans la dépendance effective de I, mais seulement que dans la syntaxe de cet énoncé l'énonciateur les a placés dans une fonction régie et que, en tant qu'architecte de la relation prédicative considérée, c'est lui le responsable de cet agencement. De même, le -r du datif féminin ne fait pas du référent un agent effectif mais indique l'orientation du processus de rection en direction de l'ergatif en cas d'inagentivité si le terme non régi de départ, le nominatif, est dépourvu du trait R : s'il est donné au départ, la rection le neutralise ; dans le cas inverse, elle le reconstruit. Les cognèmes en position finale instancient une sémantique cognitive basée sur des instructions de parcours et non d'une sémantique référentielle qui serait basée sur l'impression sensible que peut susciter le corollaire physique des entités considérées dans l'extralinguistique. Les rapports dont il était question jusqu'à présent n'étaient qu'énonciatifs, métalinguistiques, structuraux et abstraits, c'est à dire intralinguistiques.

Il en va autrement lorsque M instancie le site « gauche » thématique de l'opérateur, qu'il soit grammémique (*may*) ou lexical (*mean*). Dans cette position, la figuration M de l'énonciateur donne la tonalité cognitive dominante de l'ensemble de l'opérateur et joue le rôle de classificateur sémique en position aperturale du logiciel cognémique : le mot « parle » alors pour de bon du rôle cognitif de l'énonciateur réel dans l'extralinguistique, et si M ne cesse pas d'utiliser l'énonciateur comme outil de structuration abstraite, il réfère aussi explicitement à lui en tant que personne actualisée et existante en situation, auteur et responsable de la prise en charge qu'il dénote.

### 5.1. Les marqueurs de première personne *me* et *my*

Ceci concerne en premier lieu le pronom *me* et le possessif *my*, qui thématisent l'énonciateur en personne. On a ainsi dans *me* un redoublement M + I, I passant sous la rection de M (cf. *he* > *him*), mais avec en plus la montée à gauche de M, puisqu'il s'agit d'ériger le recteur M en fonction de classificateur sémique (ou majeure cognitive). On observe exactement la même dynamique en allemand avec le système *ich* > *mich*, par opposition à *er* > *ihn* > *ihm* ; en outre, neutraliser l'agentivité de *ich* en introduisant un N accusatif eût été une incongruité cognitive pour l'énonciateur, d'autant que R est absent du nominatif et que la fonction de N est, précisément, de le neutraliser.

Dans la suite de la déclinaison, *my* restaure la forme initiale du pronom *I* malgré sa rection par M, exactement comme au datif féminin allemand on retrouve la marque

d'agentivité régie (ergative) R : *my* involue un I réagentivisé sous M de manière à construire, précisément, un possesseur, à savoir une forme régie qui recouvre la faculté de régir à son tour : *I have a book, it is my book*. Le *-y* de *my*, de même que le pronom *I*, diphtongués depuis la grande mutation vocalique (mais demeurés I en allemand qui ne l'a pas connue), instancient tous deux le cognème I de fusion, et dans le cas de *my book* ce cognème I alias *-y* /ai/ fusionne le classificateur sémique M à la notion cible *book* de manière à mettre en place un contact stabilisé. Autrement dit dans *my book* I fusionne à *book* une représentation de l'énonciateur M projetée dans l'espace mental du hors-moi, comme dans le cas de *am*, et c'est précisément ce qui rend possible le contact M-*book* par le truchement du cognème I, les deux relevant du même espace mental. *My* saisit résultativement le processus de projection et collage que *am* saisissait anticipativement et opérativement.

Remarquons que dans le nord de l'Angleterre on dit toujours *c'm'on, mi luv*, où le support phonémique du cognème a échappé à la mutation vocalique. Enfin, on passe du déterminant *my* (+ N) au pronom *mine* en bloquant la nomination de la notion visée au moyen du négateur N : *It's my book* vs *It's mine* (+N=#), à l'instar de la séquence *no* + nom vs *none* (*no* + N = refus de nommer la notion visée par *no*, d'où la double négation N+N involuée par *none* : refus de délectionner la notion, suivi d'un refus de ne serait-ce que la nommer explicitement). Les deux négations complémentaires ne se neutralisent pas parce qu'elles portent sur des processus distincts, la nomination et la détermination, alors que dans le cas du double N du datif allemand elles s'annulent car il s'agissait de gérer un seul paradigme, celui des flexions casuelles, et, en l'occurrence, de clôturer le parcours cognitif du « carré sémiotique » des sites de réactions syntaxiques envisageables.

## 5.2. Les modaux

Sur les cinq principaux modaux de l'anglais, *may, can, must, shall* et *will*, deux sont sous la majeure cognitive M, *may* et *must*, plus une forme de passé, *might*. Si l'on rétablit les voyelles antérieures à la mutation vocalique, on trouve que *may* est formé de M+A, comme *mag* allemand, et que *might* est formé de M+I+T (ce qui l'éloigne très sensiblement de *möchte*, ce que corroborent les divergences sémantiques majeures qui opposent ces opérateurs, alors que *may* et *mag* demeurent beaucoup plus nettement cousins). Pour la valeur épistémique, l'énonciateur M maîtrise la qualité modale sélectionnée : il prend l'initiative de poser un écart A entre le sujet *It* et le prédicat *snow tonight*, alors que dans le même temps il valide formellement au moyen du modal dans son ensemble la relation prédicative. Cette contradiction entre forme et fond implique d'un côté une discongruence entre sujet et prédicat, ce qui rejoint les analyses d'Adamczewski ([- inhérent au sujet]) et de Joly (modalisation extrasubjective), et que malgré ce préjugé défavorable l'énonciateur envisage tout de même d'actualiser la relation prédicative en jugeant donc le procès possible, mais pas en vertu des propriétés constitutives du sujet : le sujet « peut », mais il n'y est pour rien – il « peut » parce que l'énonciateur juge d'autorité qu'il en est ainsi (*may* épistémique), ou, plus pragmatiquement, décrète en vertu de son autorité qu'il en est ainsi (*may* radical). Si l'on tient compte du rôle dominant de l'énonciateur, commun aux valeurs radicale et épistémique de *may*, responsabilité iconiquement affichée par M comme majeure cognitive et que Larreya nomme modalisation forte, alors on perçoit le rapport qui

existe entre cette unité sémantique qui lie des modalités diverses et cette isomorphisme dont la cohérence est garantie par le cognème M.

Au prétérit, *may* devient *might* : la finale dentale marque une rupture entre la première construction et la seconde qui l'anaphorise, comme souvent au prétérit à finale dentale. Et surtout, le cognème disjonctif A est remplacé par I de conjonction. C'est que cette fois l'énonciateur a décidé d'aller plus loin dans la soudure du sujet au prédicat en neutralisant leur divergence et en remontant à l'amont I fusionnel par rapport à l'aval A fissionnel. Une telle régression vocalique est de règle dans le système des modaux puisqu'on l'observe aussi dans le passage de *can*, *shall* et *will* à *could*, *should* et *would*, le cognème U de visée étant encore en amont systématique du I de fusion et la forme *could* s'étant historiquement construite par analogie de manière à entrer synaptiquement dans ce micro-système. Plusieurs études ont contesté l'idée que *might* livre une possibilité affaiblie par rapport à *may*, et en effet *may* présente un équipossible bilatéral alors que *might* marque que l'auteur décide subjectivement de s'engager dans le soutien de l'option pour laquelle il milite alors même qu'il n'est techniquement pas en mesure de s'en porter garant. *Might* souligne celui des termes du possible bilatéral auquel va la préférence de l'énonciateur, alors que *may* s'abstient de formuler une telle préemption.

Quant à *can*, il ajoute un système de présupposition qui prédétermine et déresponsabilise le choix de l'énonciateur : *can* se construit sur l'idéophone K-N lié à la notion d'articulation commune à un *genou*, *knee*, le genre, *genus*, *gender*, un couteau que l'on articule comme une phalange supplémentaire, *knife*, un livre en tchèque, *kniha*, et de manière générale tous les types de couplage, *cum*, *con*, la connaissance en étant un cas particulier, *cognoscere*, *kennen*, *ken*, etc<sup>1</sup>. Penser sous la forme K-N, c'est créer des rapports, articuler des visions éparses, poser des jointures. Notons par avance que l'alternance K/M dans *can* et *may* instancie un contraste entre un agent associé au moi ou au hors-moi que l'on va retrouver dans d'autres systèmes comme *look* et *loom*, *seek* et *seem*. Plus que jamais, la submorphologie de l'opérateur nous renseigne très précisément sur la composition de son logiciel cognématique à l'intention du récepteur.

*Must*, enfin, place l'énonciateur dans la même position de domination et de contrôle : en disant *you must help her*, l'énonciateur fait pression sur l'interlocuteur pour que le procès *you / help her* s'actualise, de même qu'en disant *it must be true* il fait pression sur l'interlocuteur pour que la valeur de vérité de *it / be true* soit admise, ce qui passe par une actualisation de la relation prédicative correspondante et confère à *must* une valeur dialogique opératoire ; ainsi, même si *must* est épistémique et même si le sujet grammatical est un *it* impersonnel, *must* permet à l'émetteur du message de faire pression indirectement sur le récepteur pour en obtenir le complément de validation prédicative qui lui fait défaut.

A cet égard, même si *must* est initialement un perfecto-présent, plusieurs rapprochements analogiques ne semblent pas dénués de fondement sémantique : d'une part, *must*, en évoluant comme il l'a fait, s'est rapproché du verbe lexical *muster*. Or, avec cette auxiliaire, le jeu de l'énonciateur est précisément de rapprocher un sujet et un prédicat discongruents et entre lesquels préexiste une relation de répulsion sémantique, exactement comme lorsqu'on force le contact entre les pôles positifs de deux aimants que l'on rapproche. Or il existe un anglais un opérateur vocalique impliquant la mise en contact antagonique de deux entités en situation de répulsion : le chevron, qui intervient

<sup>1</sup> Dans *connaître*, l'idéophone *kn* est perdu par amuïssement de la vélaire radicale – on ne dit pas \**cognaître* – puis reconstruit par l'accrétion du préfixe.

avec cette valeur dans *up (the hill), thus, just, but* et maints lexèmes tels que *hunt, tuck* sans parler de domaines plus tabous. Enfin, la finale de *must* est analogique à celle du superlatif, ce qui n'est pas surprenant vu le sémantisme jusqu'aboutiste de cet auxiliaire, et, à l'autre extrémité, vu le caractère perfectivateur du superlatif analogue à celui du prétérit, puisque superlativer n'est pas autre chose que clôturer le parcours d'une propriété amorcé par le comparatif, parcours construit, comme par hasard, sur le même cognème dynamique R que le suffixe d'agentivité *-er* et surtout l'infinitif des langues romanes.

Enfin, la finale *-st* du superlatif n'est pas autre chose que l'idéophone lexical *st* déjà mentionné dans *stay* et *rest*, en position rhématique finale de mineure cognitive et en fonction grammaticalisée ; son adjonction à M crée de facto une séquence M-T analogue à l'idéophone correspondant dans le lexique, d'où l'analogie avec *muster* et *meet*. Nous ne prétendons pas que ces rapprochements aient une quelconque valeur diachronique, ce serait tout à fait fantaisiste, mais au contraire que l'analogie a permis la mise en place de rapports particulièrement efficaces par le trûchement des cognèmes qui la sous-tendent. En résumé, *must* place sous le contrôle de l'énonciateur (M) un processus de fusion qui se heurte à la résistance de la répulsion du sujet et du prédicat (chevron), et pousse le processus de jonction jusqu'à son terme perfectivateur (finale simili-superlative *st*, également analogue à l'idéophone).

## 6. Dans le domaine lexical

Certains champs lexicaux localisés et privilégiés par leur caractère ontologique, relationnel et « intime » vu le peu d'acteurs impliqués, mobilisent eux aussi le cognème marqué par M, et ce à la fois en position finale et initiale de mineure et majeure cognitive.

### 6.1. M en position finale : verbes de perception visuelle

On a montré dans un article précédent l'existence en anglais d'un schème vocalique fondamental U-I-A constitué du cognème U de visée, du cognème I de fusion et du cognème A de fission ou segmentation. Ce schème est instancié par, entre autres, les prépositions *to-in-at*, les auxiliaires grammaticaux *do-be-have* et les verbes de perception *look, see* et *watch* : *look* permet de viser une cible, avec une préposition qui oriente le ciblage et spécifie son niveau de développement (+ *at, for, etc*), *see* crée le contact, d'où la disparition de la préposition devenue non pertinente, et *watch* amorce le dépassement interprétatif de ce contact, d'où son caractère interrogatif et son quasi isomorphisme avec le pronom interrogatif *what*. J'ai montré dans ma thèse que le contexte permet toujours d'interpréter précisément la nature de la question que la scène perçue suscite chez l'observateur, et en général la réponse est donnée dès la phrase suivante.

Or, si l'on y regarde de plus prêt, le formant K de *look* peut être remplacé par M de *loom*, alors que *see* peut être enrichi du même K (*seek*) mais aussi du même M (*seem*), alors que *look* et *seek* se partagent incontestablement la même problématique sémantique, de même que *loom* et *seem* abordent la question de l'apparence sous deux angles complémentaires. Concrètement, K est un morphème qui construit la figure d'un agent autre que l'énonciateur, et qui en système s'oppose directement et diamétralement

à M, l'agent identifié à l'énonciateur. Ce K agentif prend la forme G en latin dans *agere, actuare* (et tous leurs dérivés romans : *action, acteur, agent*, etc), sans parler du mot *ergatif* lui-même (*rex, regis*, etc ; cf. *king, König*), et il pourrait bien être également instancié par le *-(a)k* de l'ergatif sujet (*Zuek al duzue euskaraz hitz egiten ?*, « Parlez-vous [+K] le basque ? ») et de certains pluriels basques (cf. le R du datif féminin et du nominatif masculin en allemand). On a déjà régulièrement constaté de tels connexions avec des langues non indo-européennes pour la cognématique, notamment dans le domaine des schèmes vocaliques et pour des langues aussi diverses que le wolof et le japonais. Dans le cas de *look*, le processus de visée est rapporté à un agent animé humain, d'où une morphologie « ergative ». *Loom*, au contraire, est une émission d'apparence, un signal visuel tourné vers l'énonciateur, qui apparaît en position de cible et non de contrôleur, d'où la morphologie « accusative » ou « régime » de ce lexème : *the war is looming large*. De ce fait, *look* agentivise l'émetteur (K) alors que *loom*, qui focalise le récepteur (M), ne fait pas nécessairement de l'émetteur un agent « vrai ». Parallèlement, si *see* construit l'actualisation S d'une prise de contact I, *seek* rapporte cette relation à un agent animé humain (K), et *seem* rapporte la même relation à l'énonciateur lui-même, une fois encore pris pour cible : en position finale de mineure cognitive, M reçoit et subit l'influence de ce qu'il y a à voir et à partir duquel il n'a plus qu'à accuser le choc en construisant une interprétation, d'où l'effet de sens de « sembler », l'expression d'une apparence ; et comme avec *loom*, l'émetteur de *seem* est déresponsabilisé de la qualité du signal visuel qu'il émet et ne passe pas pour un agent.

Ceci permet au passage de caractériser précisément et en termes cognématiques ce qu différencie *look* de *seem* dans l'expression de l'apparence en anglais : *look* étudie le signal lumineux en tant qu'il est émis par l'être observé (*you look tired*), et *seem* étudie le même signal en tant qu'il est perçu et interprété par l'observateur (*you seem to be tired*), d'où la propension de *seem* à régir une relation prédicative infinitive enchâssée, qui exprime justement la conclusion à laquelle parvient l'énonciateur au terme de sa perception visuelle, alors que *look*, qui fait l'impasse sur cette phase interprétative, est incompatible avec l'infinitif dans l'expression de l'apparence (*\*you look to be tired*). L'analyse cognémique a prédit et les effets de sens, et les restrictions syntaxiques de ces verbes. On pourrait analyser dans des termes analogues d'autres lexèmes tels que *doom, deem, teem, time*, etc.

Notons enfin que la même alternance K/M est instanciée par la paire de modaux *may* et *can*, avec *may* non présupposant qui place le calcul modal du possible ilatéral sous la responsabilité de l'énonciateur M (modalisation forte), et *can* présupposant qui rapporte la prédétermination du possible aux propriétés connues et acquise du sujet grammatical, l'agent K, ce qui dédouane d'autant l'énonciateur (modalisation faible).

## 6.2. M en position initiale

En position initiale de majeure cognémique ou classificateur sémique, enfin, nombreux sont les lexèmes qui incorporent un M d'attaque avec cette valeur sémantique. Sous le contrôle de l'énonciateur M, *miss* (échec d'une agrégation) s'oppose directement à *mass* (accrétion réussie) et de son résultat *matter*. *Meet* pose l'avant d'un appariement dont *mate* saisit l'opérativité et *match* l'évaluation qui en résulte, ce dont rendrait compte le trimorphe de Bernard Pottier, et, en cas de verdict défavorable, on en conclut qu'il y a *mismatch*, avec deux fois le même cognème M dans

la même position syntaxique au sein des composantes individuelles du composé. Les activités mentales comme *mourn*, *mean* et *mind*, les appréciations comme *main*, faut-il s'en étonner, sont représentées comme contrôlées par l'énonciateur. *Mould* place les contours du patient sous le contrôle d'un animé humain assimilé à l'énonciateur. Et que dire des substantif *man*, *homo* et tous leurs dérivés.

Seulement, si l'on se lance sans précautions dans l'inventaire des lexèmes apparemment concernés par le cognème, on s'écarte des critères stricts qui présidaient à sa reconnaissance dans le domaine grammatical, au risque de sombrer dans un catalogue impressif, aussi indémontrable qu'infalsifiable, et donc de déstabiliser la crédibilité du cognème dans les domaines où sa solidité peut être assurée. On s'abstiendra donc de cette démarche, non qu'elle ne soit pas pertinente, mais parce qu'elle exige des ajustements de protocole méthodologique complexes à manipuler avec prudence dans le domaine lexical. On se contentera donc de dire qu'il semblerait à première vue que le cognème M soit aussi assez répandu dans le lexique mais que la fugacité de la frontière entre les occurrences pertinentes ou non pertinentes, ainsi que celle des critères qui fondent cette pertinence, empêchent pour l'heure de produire une quantification statistique précise ainsi qu'une description typologique fine, mais il ne fait guère de doute que le mécanisme y est bien représenté et que nier son existence en bloc serait une erreur. Il ne s'agit pas, à l'inverse, de récuser l'arbitraire du signe. Une position équilibrée consisterait à reconnaître que les langues sont sous-tendues de forces fédératrices qui oeuvrent à leur mise en ordre, et de forces déconstructrices chaotiques qui tendent à les déstructurer, et que les submorphèmes, qu'ils soient d'ordre idéophonique ou cognématique, constituent un phénomène émergent, non universel et même plutôt sporadique, mais globalement cohérent là où il parvient à s'imposer, à la manière d'un iceberg qui dont la pointe dépasse de la surface océanique et qui en masque bien plus sous la ligne de flottaison qu'il n'en révèle au-dessus.

## Conclusion

Le cognème M, lorsqu'il en vient à signifier quelque chose, signifie toujours la même chose : une figuration de l'énonciateur dans un opérateur grammatical (relationnel) ou notionnel (référentiel) ; une stigmatisation du rôle structurant exercé par celui-ci dans la matrice cognitive du logiciel associé à l'opérateur à faire percevoir au destinataire du flux phonatoire. J'ai montré ailleurs que le caractère paradoxal des cognèmes était d'être sporadiques à l'échelle globale de la langue, mais localement universels à l'échelle des sous-systèmes pertinents, c'est à dire cohérents et en accord avec eux-mêmes à l'intérieur du domaine de définition ou du champ d'action dont s'est dotée leur fonction. La véritable difficulté réside dans la détermination des contours de ce champ et sa pertinence par rapport à la fonction cognitive observée.

## Bibliographie

- BOTTINEAU, Didier, 1998, *Aspect, actance et modalité : systématique de l'infinitif anglais*, thèse, Université Paris IV (Sorbonne), 986p.
- BOTTINEAU, Didier, 2001a, « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Etude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et

- suffixes) et conséquences traductologiques », in : Michel BALLARD (éd), *Oralité et traduction*, Artois Presses Université, Arras, 34-77.
- BOTTINEAU, Didier, 2001b, « Contradiction cognitive et négation dans la langue anglaise », communication au XLIIe Congrès de la SAES, Montpellier, 4-6 mai 2001.
- DANON-BOILEAU, Laurent, 1983, « *This, that, which, what* et la construction de la référence », *Travaux du CIEREC XXXIX, Méthodes en linguistique anglaise*, Université de Saint-Etienne.
- DANON-BOILEAU, Laurent, 1991, « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 79-87.
- DESSALLES, Jean-Louis, 2000, *Aux origines du langage : une histoire naturelle de la parole*, Hermès.
- DUCHET, Jean-Louis, 1990, « Arbitraire et motivation dans le lexique et la morphologie de l'anglais », ROUX, L. (ed), *L'organisation du sens, domaine anglais, Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine, Travaux du CIEREC, LXVIII*, 57-66.
- MOLHO, Maurice, 1988, « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/lo* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par BLANCHE-BENVENISTE, C., CHERVEL, A. & GROSS, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- PHILPS, Dennis, 1997, « A la recherche du sens perdu : <sn->, du marqueur au mythe », *Anglophonia, 2, English Linguistics*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 209-38.
- PHILPS, Dennis, 1998, « *(S)nipe* », *Anglophonia, 4, English Linguistics*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 147-65.
- ROBERT, Stéphane, 1998, « Espace déictique, espace syntaxique et prédication : les indices spatiaux du wolof », in : Bernard CARON (éd), *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists*, CD Rom, Oxford, Elsevier.